



Une entrée du village d'Alan : anciens bâtiments épiscopaux.

### OÙ DOIT PAÎTRE LA VACHE D'ALAN ?

L'affaire de la « vache d'Alan » vient de se rouvrir ; les journaux en reparlent et la polémique s'est rallumée. C'est une histoire déjà ancienne que L'Illustration avait été la première à signaler dans son numéro du 26 octobre 1912. Sous le titre : Là brocante dans le Midi, la guerre au village autour d'un portail du quinzième siècle, M. J.-E. de Brousse expliquait comment un antiquaire d'Avignon (agissant, on l'a su depuis, pour le compte d'un grand confrère parisien, M. Demotte), après avoir acheté la part d'immeuble où se trouve la porte, avait voulu la faire démolir pour la reconstruire ailleurs. Seule l'intervention énergique du maire et des habitants du village l'en avait empêché, et le monument avait été classé.

Récemment, M. Demotte, jugeant que la conservation de la « vache d'Alan » était mal assurée par les habitants de ce village, revint à son projet de l'enlever, pour l'offrir à un musée parisien, le Louvre ou Cluny, et il semble qu'il était près d'obtenir l'assentiment officiel. C'est ce qui a provoqué de nouvelles protestations de la part de tous ceux qui tiennent à conserver aux provinces françaises leur patrimoine d'art. L'un des plus éclairés parmi ces amateurs, le duc de Trévise, qui vient précisément de parcourir la région, a bien voulu nous communiquer à ce sujet les intéressantes notes que voici :

Alan, 6 décembre.

Où doit paître la vache d'Alan ? Pour le savoir, faisons le pèlerinage, car c'en est bien un : sur le coteau qu'il domine, le clocher serre ses maisons autour de lui, tandis que des cyprès, comme des « pénitents noirs », descendent le monticule et nous accueillent le long d'un sentier pierreux. Qu'on vienne en auto de Toulouse, en faisant 60 kilomètres d'une route excellente, ou de Martres-Tolosane, où le moindre quincailleur, voiturier d'occasion, a vite fait d'atteler sa « jardinière » pour vous attendre au train, le trajet est facile et splendide, au milieu des horizons montagneux et cultivés.

Pour nous récompenser de la grimpe, voici une porte moyenâgeuse intacte, reliée aux anciens bâtiments de la résidence épiscopale, qui occupait une grande part du village et formait un côté de sa vaste place. Où donc est la fameuse vache ? Nous le demandons au maire, M. Daure, l'actif et remarquable fondateur de la *Vie municipale*, seul journal de ce genre en France. Mais avant de voir la vache, il faut d'abord que vous goûtiez l'admirable ensemble de souvenirs réunis autour d'elle ! Cette place de village, spacieuse et simple, n'est-elle pas déjà un raccourci de l'histoire de France, avec son portail et son clocher romans, pour évoquer la monarchie, son arbre de la Liberté planté le 4 mai 1791, pour rappeler la Révolution, et sa petite pyramide élevée en 1813 à la gloire des armées impériales ?

Dans cette église rebâtie après 1780, une épitaphe nous distrait : elle nous apprend que deux évêques, amis inséparables, voulant tous deux donner des marques au moins funèbres de leur sympathie à leurs diverses résidences, léguaient leurs entrailles à Alan, leurs cœurs à Saint-Gaudens et leurs corps à Saint-Bertrand de Comminges, partages pareils et symboliques.

La population nous entoure, les enfants surtout, très fiers d'escorter les visiteurs quotidiens ; aussi avons-nous toutes les peines du monde à photographier une ruelle au moment où elle est presque déserte, pour que l'étroite façade de la maison habitée par Gaston de Foix soit visible ; nous n'admettons que deux pittoresques vieilles dont les châles désuets s'apparentent aux pierres, aux étroites façades à pans de bois. M. Daure me conseille de ne pas photographier le haut de l'arceau, dénaturé par ceux qui l'ont restauré avant lui. Il me dit ce qu'il aurait fait. Quel goût naturel on trouve ainsi, très souvent, sur place, et qui ne demanderait qu'à être encouragé !

N'abordons pas la vache de face, puisque nous sommes ici les picadors de la flânerie ; cela nous per-

mettra de contourner le bâtiment de Jean de Foix, à travers les jardinettes et les sentiers. A cette demeure alors célèbre, où les évêques de Comminges résidaient depuis le troisième siècle, et où le pape Clément V lui-même avait habité en 1296, cet évêque ajouta de charmantes et austères balustrades, qui forment, avec ce peuplier, ces reflets, ces hauts murs en parfait état, un paysage de vieille France qu'eût aimé Puvion de Chavannes. « Trente francs ! nous dit le maire. Arnaud proposait de tout revendre, moins le portail, pour 30 francs ! Mais je vous contera cela plus tard ! » Dans un retrait, au fond d'une ruelle, le fameux portail vient d'apparaître ; le rêve de M. Daure est d'abattre un vieux mur bâti au dix-neuvième siècle, qui gêne un



Place d'Alan.

peu, et de faire alors entrer les visiteurs par la place, sous un noble et simple porche encore debout. Telle quelle, la « Porte de la Vache » fait un surprenant effet ; d'ailleurs, une sculpture isolée dans une excursion est un double régal, et quel tour de force accomplit



Le maire d'Alan, M. Daure, devant le Portail de la Vache.

Photographies prises le 6 décembre par M. Letger.



Une rue d'Alan.

le tailleur de pierre pour donner tant de vie agréable à un sujet tout héraldique : la vache du Béarn portant un blason écartelé de Foix et de Comminges ! Le mouvement de la bête, étonnamment conservée et préservée des architectes, le fond de petites roches sur lesquelles elle se détache nous ravissent. Il fallait vraiment que l'évêque Jean-Baptiste fût bâtard pour avoir ainsi le goût du blason ! Il était fils de Mathieu de Grailly, comte de Foix, devenu comte de Comminges en épousant la terrible comtesse Marguerite, qu'il jugea souvent prudent d'enfermer ; l'évêque, légitimé, eut les armes, et la France, par la diplomatie de Louis XI, eut le comté, quand mourut la comtesse, sans héritier, en 1453. Jean-Baptiste lui survécut jusqu'en octobre 1501, dans cette résidence où il mourut, après avoir gravé près de ses armes une parole de foi, *Signum Dei vivi*, et une parole gracieuse d'accueil, *Diligentes pacem, quiescite nobiscum* (Amis de la paix, reposez-vous en notre compagnie !)

— Maintenant, dit le maire, laissez-moi vous exposer la question, et vous jugerez. Quand l'évêché fut dévolu à onze acquéreurs, en l'an III (1795), une clause de l'acte, toujours valable, dit que « les murs des bâtiments qui viennent d'être partagés ne pourront jamais être démolis ni détériorés ». Quand l'antiquaire Arnaud acheta le bâtiment pour 3.500 francs et 3.000 francs la servitude de passage, je lui avais lu l'acte, et peu m'importait qu'un autre ou lui en fût acquéreur : j'étais tranquille. Le lendemain 12 octobre 1912, à 3 heures du matin, il amenait des ouvriers, bientôt secondé par la gendarmerie. Je me suis opposé au nom du droit écrit et du « droit moral » qu'ont les habitants à jouir de leur patrimoine d'art. Ceux-ci, d'ailleurs, ont eu l'idée de sonner la cloche et ont élevé une barricade. Vous savez la suite : le monument classé, mais le propriétaire, M. Demotte, succédant à Arnaud d'Avignon, obtenant par un arrêté du ministre que le portail, démonté par les soins d'un architecte du gouvernement, serait un jour remonté à Paris, en échange du don fait à l'Etat, par le même antiquaire, du portail de Flaran ! Si l'effet de cet arrêté est suspendu, l'arrêté lui-même n'est pas supprimé. N'importe ! Si pauvres que nous soyons, nous obtiendrons de garder ce qui est un peu notre bien !

Monsieur le maire, vous avez raison d'avoir bon espoir ; votre succès définitif semble assuré : *L'Illustration*, qui a déjà célébré votre portail, va le remonter à ses lecteurs ; notre admirable ami M. de Brousse, qui ne fut pas pour rien disciple d'Emile Mâle à Toulouse, a su attacher au cou de votre brave bête un grelot qui s'entend de loin, jusqu'à Paris, où M. le directeur des Beaux-Arts s'intéresse fort à la province avec son don de tout deviner et d'accueillir gentiment chacun. Ne vous avait-il pas envoyé déjà 2.000 francs de crédit ? S'il avait su vos sculptures si bien vénérées, je vous assure qu'il ne serait, sous nul prétexte, intervenu. Reste M. Demotte, l'antiquaire, homme de grand goût, et qui pousse le scrupule jusqu'à publier que sa propriété est plus détériorée qu'on ne le croit. Rassurons-le, c'est lui qui nous remerciera ! Il se demande où doit paître sa vache d'Alan. Répondons-lui : jamais dans un square, même parisien, mais là où elle est attachée, par ses anciens maîtres, par ses statuaires, par son harmonie avec les paysages qui l'entourent, par sa longue vie de loyaux services, par la curiosité si utile des touristes, par l'amitié courageuse de ses gardiens actuels...

EDOUARD DE TRÉVISE.